

XXXIII

Sur le boulevard, tout près de la station, déserte à cette heure nocturne, des Omnibus de la Madeleine à la Bastille, se trouvaient deux fiacres.

Les cochers, entortillés soigneusement de vieux carricks et d'amples cache-nez, dormaient sur leurs sièges.

Les chevaux efflanqués grelotaient dans les brancards sous leurs couvertures presque diaphanes.

Maurice s'approcha de l'un des fiacres et, secouant le cocher par son carrick pour le réveiller, il lui dit en langage populaire, avec des intonations faubouriennes :

Eh ! mon petit père, y a-t-il moyen de dégourdir les pattes de votre poulet d'Inde ?

— Où c'est-il que vous allez ? demanda le cocher en frottant ses yeux gros de sommeil.

Maurice répondit en riant :

— Tout près d'ici à la Grande-Pinte.

— A Bercy ! route de Charenton !... Et vous appelez ça tout près d'ici ! Ah bien zut ! par exemple ! il n'en faut pas !

— Eh ! va donc tout de même, Rigolo !... Il y aura un bon pour boire... Les amis ne sont pas des Turcs !...

— Allons, montez.

Maurice ouvrit la portière.

— Grimpe ma vieille branche... dit-il à Lartigues en le poussant dans la voiture où il s'installa lui-même à sa suite.

Le cheval partit bon train.

— Ah ça ! commença Lartigue, m'expliquerez-vous enfin ce que nous allons faire ?...

— Je n'expliquerai rien du tout... interrompit Maurice. Vous me verrez agir et je crois que vous n'aurez pas de peine à comprendre... Pour le moment j'ai besoin de réfléchir et de combiner diverses choses... Restons donc en silence chacun dans notre coin... D'ailleurs je n'aime pas causer d'affaires en voiture !... C'est dangereux...

Et le jeune homme ne desserra plus les dents, au grand déplaisir de Lartigues, dont l'imagination travaillait sans résultat.

De la place de la Madeleine à Bercy la distance est longue.

Cependant, en soixante minutes, le fiacre arrivait à la montée de la Grande-Pinte.

Maurice toucha le bras de son compagnon.

— Nous allons descendre ici... lui dit-il. Nous ferons le reste de la route à pied.

Il abaissa l'une des vitres de devant et cria au cocher d'arrêter.

La voiture fit halte aussitôt.

Les deux hommes mirent pied à terre, l'automédon reçut le prix de sa course, plus vingt sous de pourboire, et tourna bride.

Maurice et Lartigues se dirigèrent rapidement vers la porte de Charenton.

Après avoir dépassé l'enceinte fortifiée, le fils d'Aimée Joubert prit à gauche un chemin conduisant au lac du bois de Vincennes.

Ils y arrivèrent en vingt minutes.

Le jour ne devait pas se lever avant deux heures, un jour d'hiver terne et sombre.

Le ciel d'un gris d'ardoise, qu'on eût dit ouaté de neige, ressemblait à un ciel de Sibérie.

Lartigues et son compagnon qui le guidait appuyèrent sur la droite et côtoyèrent la rive du lac jusqu'au pont de bois reliant à la terre ferme une petite île ornée d'un belvédère presque pareil à celui du rocher des Buttes-Chaumont.

Pendant une ou deux secondes Maurice ralentit le pas et sembla réfléchir, puis il reprit sa marche rapide.

Arrivé à l'endroit où le lac se rétrécit et forme une courbe vers la pointe de l'île, il s'arrêta.

— Nous sommes arrivés... dit-il à voix basse au pseudo Van Broecke. Il s'agit maintenant de nous engager sur la glace.

— Sur la glace !... répéta Lartigues stupéfait.

— Oui.

— Diable ! ! N'y a-t-il aucun danger ?

— Pas le moindre.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Parbleu ! et si vous preniez la peine de réfléchir, vous en seriez aussi sûr que moi... Depuis huit jours il gèle à pierre fendre... La couche de glace doit donc avoir de douze à quinze centimètres d'épaisseur, ce qui est joli... Ça porterait des voitures... Suivez-moi.

Et le jeune homme s'engagea sur la masse solidifiée, mais non sans précaution pour ne pas glisser.

Lartigues s'y engagea un peu derrière lui, mais à contre-cœur, nous devons à la vérité d'en convenir.

Maurice marchait avec aplomb.

Le faux capitaine de vaisseau avait au contraire beaucoup de peine à garder son équilibre.

A chaque pas on pouvait craindre de le voir s'étaler tout de son long en avant ou en arrière.

Le nouvel ami de Valentine Bressolles apercevait à travers la brume nocturne le belvédère couronnant l'île.

C'est vers ce point qu'il se dirigea.

Il arriva bien vite en face de l'amoncellement de roches moussues, d'où s'échappent en temps ordinaire des cascades au doux murmure.

Cristallisées par le froid, les cascadelles étaient immobiles et muettes.

Maurice s'arrêta.

— Asseyons-nous, — dit-il à Lartigues en se faisant un siège d'une saillie de roc, — et pas de bruit ; j'ai besoin de prendre mes dernières dispositions...

— Ne peut-on nous voir ?

— Dans l'obscurité qui nous entoure ce n'est point à craindre... Les alentours du lac sont complètement déserts, et les gardiens, chaudement étendus sur leurs matelas, sous leurs éredons, ne songent guère à venir braver le froid matinal... Ce en quoi je les approuve fort... Nous pouvons travailler à notre aise...

— Travailler ?

— Sans doute.

— Mais à quoi, sapristi ?

— Vous allez voir.

Tout en répondant à Lartigues, Maurice regardait autour de lui.

A sa droite et à sa gauche se voyaient des quartiers de de roc pittoresquement groupés...

Devant lui, jusqu'à une distance de quatre mètres, des rochers encore ; mais encore la première et la dernière ligne de ces blocs granitiques se trouvait un espace libre formant une coulée large d'un mètre cinquante centimètres environ, et long de dix à douze mètres.

— C'est là... murmura le jeune homme en se désignant à lui-même cette coulée, à l'œuvre ! !

Il se leva, marcha jusqu'à l'endroit choisi et jeta un regard du côté de la rive.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, tout demeurait désert et silencieux sous le ciel bas et sombre.

Le jeune homme déboutonna la vareuse qu'il portait sous sa blouse, exhiba la petite scie et le vilebrequin dont il s'était muni, et s'agenouilla sur la glace.

Lartigues l'avait suivi et se demandait si le nouvel affilié de la société des Cinq n'avait pas subitement perdu la tête.

— Passez-moi la bouteille d'huile... commanda Maurice.

— La voici... Qu'allez-vous en faire ?...

— Vous le verrez, mais pas un mot...

Maurice huila la mèche d'acier, puis, se penchant et appuyant à son épaule la tête du vilebrequin dont la pointe reposait sur la glace, il se mit à le faire tourner rapidement.

La glace, entamée par la mèche, produisit un grincement strident d'une nature bizarre.

— Cela fait trop de bruit ! ! murmura le jeune homme, beaucoup trop ! ! On croirait entendre une gigantesque toupee...

Ensuite, s'adressant à Lartigues, il ajouta :

— Versez de l'huile goutte par goutte dans le trou commencé...

Ceci fut fait à l'instant même.

Le vilebrequin ne grinça plus.

Maurice se mit à le faire tourner avec une rapidité vertigineuse.

Le fer en s'échauffant fondait la glace et pénétrait comme dans une cire molle.

Tout à coup le vilebrequin s'enfonça jusqu'à la clef d'arrêt.

La glace était percée dans toute son épaisseur.

L'eau arrivait à la surface du trou.

— Passez-moi la scie... fit Maurice

Lartigues obéit et dit en riant :

— Est-ce que vous avez conclu un marché avec quelque café de Paris pour lui fournir de la glace, et voulez-vous faire concurrence aux glaciers de Saint-Ouen ?...

— Précisément... répondit le jeune homme, tout en glissant la lame de sa scie dans le trou percé par le vilebrequin.

Et il se mit à scier en ligne droite.

La lame dentelée, sur laquelle le pseudo Van Broecke versait de l'huile goutte à goutte, faisait merveille et divisait avec une admirable régularité la couche durcie.

En moins d'une heure Maurice scia la glace sur un espace d'un mètre carré, et le morceau détaché, que l'huile coulant dans le trait de scie empêchait de se ressouder, oscillait sous la moindre pression de sa main.

XXXIV

— C'est fait... dit Maurice.

— Alors tout est fini ?... demanda Lartigues.

— Non pas. Il s'agit maintenant de loger ce morceau de glace sous la couche qui couvre le lac. Retrouvons nos manches.

Lartigues obéit passivement.

Il faisait un froid terrible et cependant le jeune homme était en nage. De grosses gouttes de sueur coulaient sur son front.

Il reprit :

— Appuyez sur un bout, moi sur l'autre, en faisant faire une évolution au morceau, de manière à ce que l'un de ses angles entre sous la glace.

— Si vous y êtes, dit Lartigues, j'y suis...

— Allons-y !

Les deux hommes, unissant leurs efforts, pesèrent en même temps sur le morceau détaché.

La tâche était bien autrement rude en réalité qu'en apparence.

Si vigoureux que fussent les bras de Lartigues et de Maurice, ce ne fut point sans peine qu'ils vinrent à bout de faire voler le carré de glace auquel l'eau qui le supportait formaient un point d'appui d'une force de résistance prodigieuse...

Enfin l'angle incliné trouva l'angle, et la plaque tout entière se releva glissant sous la surface gelée du lac.

La besogne la plus difficile était achevée.

— Poussons ferme maintenant... fit Maurice.

Après une poussée vigoureuse le morceau disparut complètement et l'eau arriva à fleur du trou béant.

— Ramassons nos outils, dit le jeune homme, et filons... la farce est jouée !...

— Enfin, demanda Lartigues, allez-vous m'expliquer ce que tout cela signifie ?

— A présent, oui...

— Eh bien ?

— Eh bien, supposons que vous veniez patiner d'ici à quelques heures sur le lac du bois de Vincennes, et que vous vous engagiez dans cette coulée... qu'arriverait-il ?

— Il n'arriverait rien... Je passerais...

— Croyez-vous ?

— Sans le moindre doute, car d'ici à quelques heures le froid aura congelé de nouveau le liquide et bouché l'ouverture.

— Soit !... Vous ne passeriez pas, cependant, car la couche de glace aurait à peine un centimètre d'épaisseur et céderait sous le poids de votre corps...

Lartigues frissonna.

— C'est vrai... murmura-t-il. Mais qui donc doit venir aujourd'hui patiner ici ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non...